

DO



Michel Guillot

Bâtir, comprendre, transmettre

Certains construisent des bâtiments. D'autres bâtissent des existences. Pour Michel Guillot, l'architecture est une langue maternelle, parlée avec conviction. Son vocabulaire : la vérité des matériaux comme exigence, le dialogue humain comme seule boussole. Fondateur d'une agence lyonnaise ancrée dans le résidentiel depuis vingt-cinq ans, il prend aujourd'hui la direction de L'ESAIL, (l'École supérieure d'architecture intérieure de Lyon), avec pour ambition d'infuser ce qu'aucun logiciel ne pourra jamais enseigner : l'art d'écouter avant de dessiner.

Dans l'ombre de Michel Guillof,
sa vision de l'architecture contemporaine.



L'architecture semble avoir été une évidence dans votre famille. Comment cette vocation s'est-elle transmise ?

Michel Guillot Je suis littéralement tombé dans la marmite. Notre arrière-grand-père, Alphonse Honorat, était architecte à Vienne. Mon frère Nicolas, de douze ans mon aîné, a embrassé la carrière très tôt. Et ma sœur Nathalie l'a suivi. Sur quatre enfants, nous sommes trois architectes. Avant même les bancs de l'école, j'ai eu mon bac génie civil, appris à dessiner, exploré le métier chez Bernard Paris à Vienne, mes premières armes. Quand j'ai commencé ma formation, j'avais déjà une base, familiale autant que technique. Aujourd'hui, ma nièce a également embrassé cette carrière à son tour. La lignée continue.

Quand devient-on vraiment architecte ? À quel moment le titre rejoint-il le sentiment ?

M. G. Le sentiment arrive la première fois qu'un bâtiment conçu intégralement sort de terre, avec, j'entends, tout le suivi et la maîtrise d'œuvre qui vont de pair. Ce jour-là, l'espace dessiné devient tangible. Et surtout, il est habité. Après ce premier seuil franchi, le chantier intérieur ne s'arrête plus, l'architecte continue d'explorer toute sa vie. Si une journée passe sans avoir appris quelque chose, j'ai l'impression qu'elle est perdue. Plus le périmètre du savoir s'élargit, plus celui de l'ignorance s'étend en proportion. C'est un métier profondément stimulant.

Après vos années en agences — Chabanne Architecture, puis Dumetier —, vous vous mettez à votre compte en 2001. Pourquoi le résidentiel ?

M. G. Dans les grandes agences, je faisais des gymnases, des piscines, des bâtiments de tramway — des projets intellectuellement excitants, mais qui me privaient de quelque chose d'essentiel : le rapport à l'utilisateur final. Dans le résidentiel, le rapport humain change d'échelles. Les habitants sont là, présents dès la première esquisse. Ils challengent, ils interpellent. Pour moi, le plus gratifiant, ce n'est pas l'architecture en tant que telle, c'est le fait de recevoir un message un 1^{er} janvier, trois ans après la livraison, d'un client qui mécrivait que sa famille se sentait extraordinairement bien dans cette maison. Je ne vous cache pas mon émotion. C'est l'aboutissement véritable de mon travail.

On vous associe spontanément au béton. Mais quelle est véritablement votre philosophie des matériaux ?

M. G. Je ne suis pas l'architecte d'un matériau. C'est plus profond. Je recherche la vérité des matériaux, au pluriel. Je déteste l'imitation. Le plâtre qui joue au marbre, le plaquage qui singe une essence noble. Ces artifices vieillissent mal. Que ce soit le béton, le bois, une pierre de Bourgogne, l'acier dans sa brutalité native, j'aime explorer leur force et leurs défauts. Ces dernières années, j'explore davantage l'ossature bois, le zinc, par conviction environnementale, mais aussi parce que me challenger fait partie de mon ADN.

Comment définiriez-vous votre rapport à la création ?

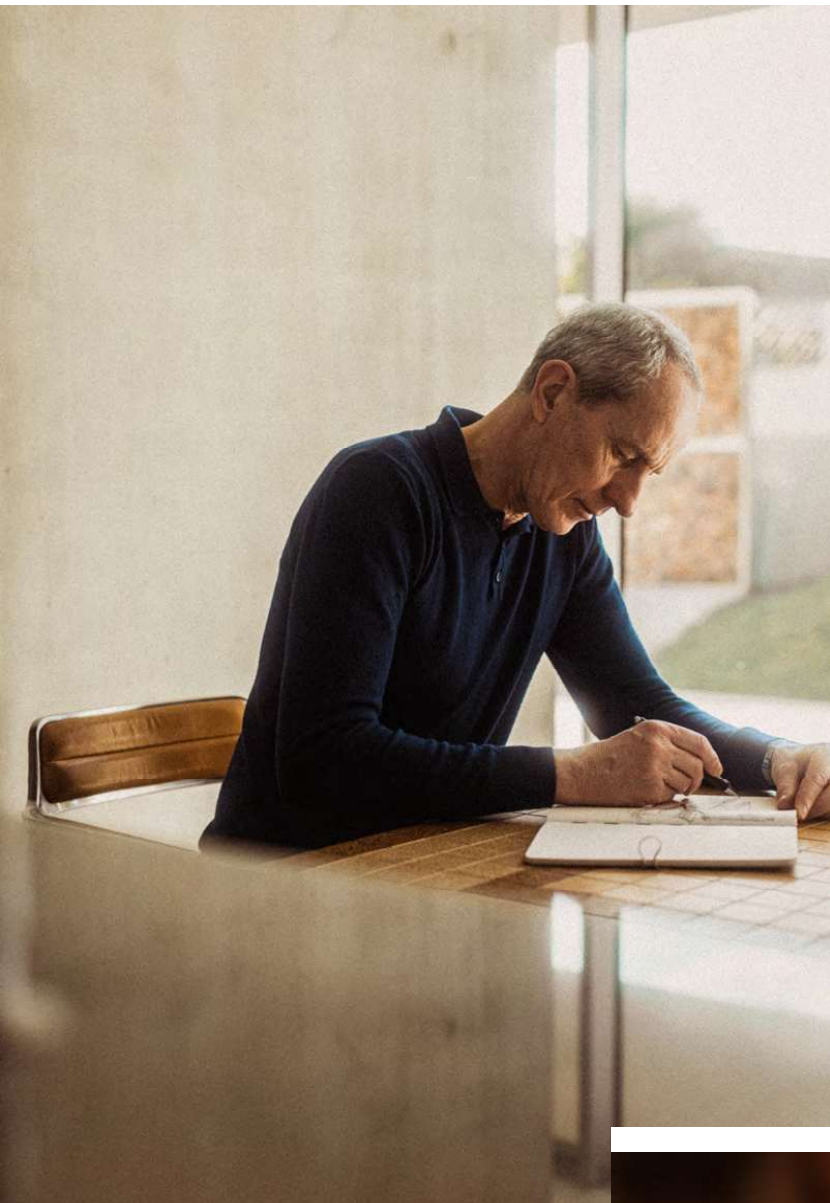
M. G. Très encadrée. Mais ce cadre que l'architecte s'impose à lui-même. Mieux les limites sont connues — techniques, budgétaires, physiques —, plus il devient possible de les approfondir. La création qui ignore ces réalités produit des projets déceptifs : la distorsion entre l'esquisse initiale et le bâtiment livré est source de frustration. La satisfaction véritable de la création pure tient au fait que l'image du départ soit celle de l'arrivée. Une part irrationnelle entre en jeu également, ces éclairs qui surgissent loin du bureau. Pour une maison particulièrement complexe, la solution m'est venue en nageant. L'esprit a besoin de s'aérer. Ce n'est pas le nez constamment sur sa planche que naît l'essentiel.

Architecture et architecture d'intérieur : deux métiers distincts ou deux échelles d'une même discipline ?

M. G. Deux échelles du même métier. Qu'il s'agisse de dessiner une enveloppe ou un meuble, la démarche est identique : créer des volumes qui jouent avec la lumière. Seule la focale change. Ce qui ne fonctionne pas, c'est le cloisonnement. L'architecte d'un côté, l'architecte d'intérieur de l'autre. Quand les deux disciplines convergent, quand elles parlent le même langage, le projet devient global. J'ai toujours eu à mes côtés des architectes d'intérieur formés à L'ESAIL ou plus ponctuellement d'autres confrères. Ou comme à l'heure actuelle, mon propre regard (je refais l'intérieur d'une maison que j'ai construite il y a plusieurs années pour de nouveaux propriétaires). Ce ne sont pas deux disciplines différentes. Mais une symbiose.

Vous accordez une place centrale aux artisans. Comment se construit ce dialogue dans la durée ?

M. G. Avec les artisans, des histoires se nouent. Avec l'équipe de Domingo chez Soredal, c'est vingt ans de travail commun. Ils savent exactement ce qui est attendu, à quel endroit, comment conduire un chantier pour que le résultat soit à la hauteur. Mais il y a aussi des rencontres plus tardives, tout aussi décisives. Cette confiance-là se peaufine dans la durée. Le dialogue avec les artisans est aussi riche que celui qu'on entretient avec les clients. Ce qu'ils apportent dépasse la technique. Sur un chantier, une idée surgit, et c'est souvent l'artisan qui trouve comment la mettre en œuvre. Leur intelligence est à la fois technique et gestuelle. Ce qu'ils savent faire, aucune école ne l'enseigne. Et quand cette intelligence est ignorée, cela se voit dans le résultat.



Michel Guillot, architecte et directeur de l'ESAIL. À main levée.



L'une des dernières réalisations de Michel Guillot, dans la couronne lyonnaise.

Vous êtes aujourd'hui directeur de L'ESAIL. Comment est-ce arrivé?

M. G. Comme l'enseignement lui-même, par un hasard heureux. En 2008, Pascal Bertrand, alors directeur, m'avait appelé pour un remplacement d'un an. J'ai dit pourquoi pas. Je suis resté dix-sept ans. La direction a suivi la même logique. Et me voilà. Ce qui guide ma ligne de conduite : maintenir l'école ancrée dans la profession. Les enseignants sont ici des praticiens en exercice. C'est l'ADN de L'ESAIL et cela ne bougera pas. Ce que je souhaite insuffler, c'est un retour aux fondamentaux. Une architecture qui dialogue avec son temps, avec ses clients, avec l'humain. Comprendre plutôt qu'apprendre. Ce qui s'apprend peut s'oublier le lendemain. Ce qui est vraiment compris s'intègre, reste disponible, se déplace. Lorsque les mécanismes sont assimilés, ils peuvent être appropriés, mis à leur propre sauce, portés bien au-delà du modèle initial. L'imitation s'efface, la création prend le dessus. Et lorsque la technique est maîtrisée, tout devient envisageable. Dans le cas contraire, l'architecte et l'architecte d'intérieur s'en remettent aux autres et risquent fort d'être trahis dans leur propre dessin.

De ce fait, comment abordez-vous l'IA aujourd'hui indissociable?

M. G. Elle fait totalement partie de l'environnement scolaire. C'est même essentiel pour la nourrir intelligemment avec une vraie création, sans lui sacrifier la part d'invention. Elle propose des solutions *mainstream*, celles qui satisfont le plus grand nombre. Or, l'attente vis-à-vis d'un architecte est précisément inverse : un projet qui ressemble à ses habitants, qui porte l'empreinte singulière de celui qui l'a conçu. Ce que la machine ne saurait reproduire, c'est ce côté paradoxal qui s'exprime sur le fil du rasoir : laisser l'accident créer la surprise. Je le réitère, un projet naît d'une écoute, d'un partage, d'un temps passé ensemble à défricher ce que les gens aiment, ce qu'ils vivent, ce qu'ils n'arrivent pas encore à formuler. De ce dialogue naît quelque chose d'inédit, jamais d'une planche d'images agrégées. Voilà ce qu'il faut protéger. C'est la responsabilité première d'une école.

michel-guillot-architecte.fr

